

Changement d'adresse - Emmanuel Mouret

Langue bien pendue pour colocation à géométrie variable.

Remisez l'ironie, le rire jaune des langues de pute et la pose stérile d'un certain cinéma d'auteur français, *Changement d'adresse* remet les compteurs à zéro pour dévoiler la fragilité des émois, la précarité sentimentale de trentenaires enjoués. Conjuguant virtuosité des dialogues pour la mise en bouche et retour du refoulé via les corps gracieux, Mouret livre une comédie sentimentale aérienne, raffinée et réjouissante où le quiproquo amoureux tient lieu de décor maniériste pour mieux laisser poindre une certaine vacuité de la parole. Passage à l'acte.

Casting improbable pour trio en mode mineur

Se lancer aujourd'hui dans une comédie sentimentale franco-française se déroulant à Paris et mettant aux prises quelques trentenaires célibataires, bien décidés à ne pas le rester relève de la gageure. Sur la trame d'un cinéma littéraire ouvertement revendiqué, Emmanuel Mouret se jette dans la bataille des cœurs chafouins, l'œil dans le rétroviseur sur Desplechin pour le labyrinthe affectif, Sautet pour la sensibilité d'orfèvre. Quitte à œuvrer du côté du cinéma intimiste, autant entrer allègrement dans la ronde des clichés pour mieux planter le décor des opérations.



David (Emmanuel Mouret), professeur de musique aboulique, inhibé et cœur d'artichaut, arbore des costumes trois pièces impeccables, cultive la frange de côté et manie le verbe avec une aisance digne de maître Capello. Son élève, Julia (Fany Valette), élevée à la graine de la grande bourgeoisie, pratique le mutisme et l'apathie avec une égale réussite. Frédérique Bel (Anne) enfin, échappée de sa sulfureuse et absurde minute quotidienne s'avère être la colocataire parfaite, amoureuse transie et accessoirement créatrice d'entreprise de...photocopies.

Le fil blanc de l'innocence

Si le réalisateur s'amuse à poser le cadre d'un cinéma à priori rebattu, c'est sans doute pour mieux le subvertir et donner à son film une tournure où le cocasse le dispute à l'enchantement. Le long d'un scénario parfaitement ciselé, le spectateur est rapidement rassuré quand à la capacité du film à tisser du liant, à imposer un rythme enlevé, là où l'écueil de l'accumulation de gags potaches guette les comiques télé lorsqu'ils passent au grand écran. Très vite, sous les apparences bcbg du trio viennent poindre des personnages aux us et coutumes imprévisibles et foncièrement drôles.



En l'espace de quelques scènes, Mouret dévoile deux figures de grands enfants, David et Anne, dont la naïveté, l'innocence et la quête amoureuse font trébucher sur le pas de la porte. La fluidité de la mise en scène vient contrecarrer les palabres hésitantes de ces personnages sans le sou mais trouvant finalement leur bonheur dans une cohabitation faussement hasardeuse. Au jeu du chat et de la souris, seuls les instants passés l'un près de l'autre, l'un sur l'autre, et, quitte à attendre que l'autre se lance, autant profiter de l'instant et rejouer l'hédonisme insouciant en mode majeur.

Je t'aime, moi non plus

Retour à un scénario alerte et inventif à souhait qui s'amuse volontiers à déjouer les pronostics du spectateur. Anne piège David dans une colocation en guise d'intérim affectif. David en pince pour son élève et mise sur un week-end en bord de mer pour jouer carte sur table. Mais Julien, Dany Brillant impeccable en latin lover sur le déclin, surgit comme un chien dans un jeu de quille. Anne se languit d'un amoureux fantôme préférant la Thaïlande au corps langoureux et gentiment dénudé de la blonde de service.



Et l'énergie du film tire sa source d'un jeu de quiproquos savamment agencés, remettant au goût du jour l'art du chassé croisé amoureux et des chaises musicales. Pourtant, tout semble rentrer dans l'ordre lorsque le prof et l'élève s'acoquinent officiellement dans un appartement bourgeois au frais de la belle-mère. Et Anne de traîner sa mélancolie de chic fille un peu crédule pour arriver à ses fins. Pseudo dénouement un peu trop sage pour un réalisateur qui érige le chausse trappe en ligne de conduite.

Causer n'est pas jouer

Là où le film déjoue les conventions, c'est bien dans l'habileté qu'il affiche à utiliser le langage dans sa dimension équivoque. Prenant le pari de remettre au goût du jour un français soutenu, un tantinet académique, le cinéaste convainc et fait chanter les répliques au cœur même de dialogues ciselés, éminemment vifs.



Jeux de mots, non-dits et petits mensonges entre amants sont au service d'un comique de situation qui propulse le film dans la catégorie des grandes comédies françaises de ces dernières années. Car si Mouret redonne ses lettres de noblesse à la logorrhée, au bon mot et au spirituel, c'est pour mieux préparer le retour de bâton qui se cache derrière l'illusion d'une parole érigée en bouée de sauvetage.

Incarner un désir insaisissable

Le long d'un film qui déploie une ode toute primesautière aux vertus du verbe, les masques finissent par tomber et dévoilent les impasses et les contradictions de la parole comme figure de l'artefact. Jusqu'à la double dénégation, la conscience du mentir vrai dans la bouche de Anne prévenant toute velléité dérogeant à la sacro-sainte colocation amicale. Là où la parole se dérobe, et le film tient son ambiguïté, sa richesse de ce paradoxe, le ballet des corps vient occuper le devant de la scène et raconte autre chose que ce qui est donné à savourer au fil des partitions de duettistes bien réglées.



Le corps et l'instinct à la rescousse d'échafaudages psychologiques bancals au sein desquels les doutes succèdent aux conjectures, les fausses excuses aux illusions. Mettre la langue à distance, la caméra en extérieur pour mieux donner à voir la complicité entre Anne et David, comme une évidence niée. David cède aux jeux de yoyos amoureux qui ne disent pas leurs noms mais crèvent les yeux lorsque la réunion s'opère dans une nouvelle colocation avec Anne, bouclant ainsi le chiasme sentimental courant tout au long du film.

En outre, un des grands plaisirs du film tient en sa capacité à nous réconcilier avec une certaine idée d'un cinéma écrit, porté par une mise en scène fluide et taillée sur mesure pour des acteurs au diapason. Reléguant aux oubliettes le rire aigri et revancharde de ceux qui érigent le second degré et le cynisme en lieu commun, Mouret, lui, préfère bel et bien l'échappée belle par les méandres sinueux de l'innocence et de la naïveté. Autant d'artifices éclairant de mille bougies le quotidien revêché de personnages à l'humour décalé, aux contradictions quasi existentielles avec pour seul doxa un bonheur communicatif.